

DEUX EMPEREURS.

IX

On, malgré la multiplicité de ses connaissances et de ses aptitudes, par cœur, par caractère et par idéal d'empereur et de roi, Guillaume II de Hohenzollern est avant tout et par-dessus tout un soldat, un homme de guerre et de conquête, l'un de ceux qui veulent se faire un grand nom de Charlemagne dans l'histoire des temps et des batailles. Son modèle d'empereur et d'homme n'est pas son père Frédéric, qui fut homme de paix et de pensée plutôt qu'homme de bruit et de combats, plutôt allemand que prussien, et qui n'avait point le tempérament et le besoin de gloire de son fils. Frédéric, pour Guillaume II de Hohenzollern, n'est presque pas de la famille, et il n'était pas le père qui ne désire pas, il le compterait véritablement pas.

Mais le héros, le grand homme, le Hohenzollern illustre, celui qui fut l'empereur très glorieux, victorieux, auquel on doit les monuments et les statues militaires, qu'il faut prendre pour modèle, imiter, égaler, surpasser, effacer même dans sa grandeur, puisque Bismark et de Moltke ne seraient plus là pour amoindrir la valeur du petit-fils, c'est le grand-père. Ce fut un soldat, ce grand-père! droit sous son harnais militaire, portant bien le casque, pas très ayant l'air d'un général, mais très ayant l'esprit de la Prusse et les traditions de la race. Il avait aussi une pitié particulière pour Bismark. Et c'est Guillaume I, pauvre petit roi que le peuple de 1848 avait fait trembler, qui était mort dans toute l'apothéose d'un merveilleux conquérant, d'un vainqueur de la France et d'un empereur d'Allemagne! Le petit-fils avait vu cela.

C'était une incroyable épopée. Assai compréhensible que le petit-fils, se souvenant à peine de son père, ait gardé toute son admiration pour l'aïeul, l'ait pris pour exemple et se glorifie en lui.

Cela, du reste, n'est pas sans habileté. Frédéric a laissé en Allemagne un insignifiant souvenir d'empereur, et si sa venue est quelque part, après avoir été l'impératrice oubliée et ignorée à cette heure, sans qu'il faille tout le reprocher à son fils. Les devoirs de l'empire sont si nombreux et si impérieux.

Mais le seul, l'aïeul qui a dirigé la Prusse et la race germanique, qui a été fait empereur d'une Allemagne triomphante et fière de son triomphe dans l'abaissement de ses petits souverains d'hier, est certainement une figure populaire et nationale, un personnage historique qui fait époque, un héros presque légendaire dont l'image est dans toutes les maisons et dont la statue doit être dressée dans toutes les villes.

Et Guillaume II sait cela. C'est dans son aïeul, sous la popularité de son nom et dans la grandeur de son œuvre, qu'il veut se sacrer.

Il pense aussi que c'est un sentiment national d'une Allemagne unifiée, militaire comme pas une autre nation, armée pour des batailles plus gigantesques encore que celles du grand-père, pourvue d'alliés puissants et sincères, qu'il pourra réaliser les rêves sévères de son esprit agité, tourmenté, pour qui l'inaction est la mort, qui se demande impatiemment quand, comment et par où commencer l'œuvre épi- que et héroïque, qui portera son nom à la postérité la plus reculée et le mettra au nombre des constellations les plus éclatantes du ciel.

X

En effet, comment commencer, et contre qui? Les conquêtes en Europe, à cette époque dite de civilisation, mais où chaque nation est armée jusqu'aux dents, ne sont plus guère possibles, et la dernière, celle de Guillaume I sur la France, est sujette à révision et à restitution.

Attaquer la France, sa voisine, pour lui prendre la Champagne et la Bourgogne, et pour l'abaisser après son magnifique relèvement, est donc une folie qui semble folle même à Guillaume.

Il s'est passé du temps depuis Sedan. La France vaincue et isolée après sa défaite, pitoyable pendant une dizaine d'années, que Bismark croyait livrée aux bêtes féroces de la République et de la Révolution, s'est singulièrement redressée dans la vie et dans la force, merveilleusement même; et si cette France, par l'Est, reste encore un peu amoindrie dans son territoire national, elle s'est puissamment agrandie comme France coloniale en Afrique et en Asie, au point de rivaliser avec l'Angleterre elle-même. Puis, en face d'une Triple-Entente qui peut-être pas plus solide que cordiale, la République Française a mis sa main d'amitié et d'alliance dans la forte main de Nicolas et de la Russie.

Cela suffit pour que Guillaume II, presque prisonnier dans son Allemagne centrale, gardé à l'ouest par la France et à l'est par la Russie, ait un peu la colère de l'ambition impuissante et regarde ailleurs, au-delà, plus loin, que l'Europe, "quelques qu'on devore", cherchant quelque'un à dévorer.

On ne lui permettrait pas de dévorer la Belgique et la Hollande, qui lui conviendraient pourtant pour le moment et pour ses projets ultérieurs.

Car la Belgique possède Anvers et la République des Pays-Bas fait autrefois une puissance maritime de premier ordre.

Ne pourrait-elle pas le revenir sous un autre nom, comme partie intégrante du grand empire d'Allemagne, dont elle parle un peu la langue, du reste, tout au moins en ce qui regarde la connaissance et l'harmonie des mots?

Mais la Hollande elle-même n'y tient pas, et d'autres, parmi les- quels on pourrait bien trouver le Jack Tar anglais ne le veulent point.

Se serait là, malgré les légions et les canons de Guillaume, une partie trop dangereuse à engager. Et pourtant Guillaume, né capitaine et conquérant, dévoré du besoin d'agir, de se grandir, de faire plus que de passer des revues, commander des manœuvres et s'exposer son casque pointu aux rayons du soleil, à toute la science nautique et tout le génie d'un amiral prussien qui a un peu de sang anglais dans ses veines.

XI

L'idée de voir en Guillaume II un grand Amiral d'Allemagne et de Prusse n'est pas aussi ridicule qu'on serait tenté de le croire tout d'abord.

L'Allemagne n'est pas la Suisse, et l'Allemagne connaît la couleur de la mer et entend le bruit de ses vagues.

Cette Allemagne, il faut le dire en toute justice, pour ne point être un pays si riche et fécond, n'est pas sans les pays d'une race forte, laborieuse et industrieuse, et si l'agriculture n'y suffit point à nourrir et à enrichir le peuple qui émigre volontiers, l'industrie, cette autre source de revenus et de richesses, s'est, dans ces vingt-cinq dernières années développée en Allemagne d'une façon vraiment prodigieuse. Les produits de l'Allemagne sont aujourd'hui variés et nombreux, faisant concurrence à ceux de l'Angleterre elle-même et cherchant naturellement tous les marchés du monde, ceux de l'Afrique, ceux de l'Asie et ceux de l'Amérique. Leur infériorité relative serait-elle une objection pour les pays nouveaux, et si la main d'œuvre allemande est peu coûteuse, qui donc triomphera dans la concurrence que se font à cette heure les nations industrielles de l'Europe.

C'est peut-être là une des raisons économiques qui font que l'Angleterre et l'Allemagne ne s'aiment pas plus cordialement et qu'une alliance entre elles n'est point chose naturelle et facile.

Mais ce qu'il faut à l'Allemagne actuelle et dans les conditions présentes de l'industrie et de la vie en

Europe, c'est l'écoulement de ses produits, c'est le commerce, c'est l'échange au sein de la mer, avec les colonies qui doivent être au-delà, à la condition d'avoir des côtes, des ports, des navires marchands, des navires de guerre, une flotte puissante et une flotte armée et redoutable qui vous permet d'aller partout et fait respecter partout votre nom, votre pavillon et votre marchandise. — Flotte qui dit la puissance de l'Angleterre, met la France au second rang sur les mers, révèle au Japon son avenir et doit placer sous peu les Etats-Unis bien au-dessus d'eux-mêmes.

Et tel est le rêve, pas absolument insensé que Guillaume fait à cette heure, alors qu'il ôte son casque de soldat et qu'il se transforme en amiral.

La mer le tente, la mer avec sa vastité, son agitation, son commerce, ses navires, ses combats au besoin, et les colonies aux quatre coins du monde qui font la mère-patrie riche; grande, glorieuse, la première des nations de la terre ou tout au moins l'une des premières.

Et c'est pour cela que cet empereur extraordinaire, qui a aussi de l'amitié pour le sultan de Constantinople, a jeté un coup d'œil de marin, de conquérant et de colonisateur sur l'Afrique noire que la France et l'Angleterre se partagent, sur l'Asie jaune et lointaine où la Chine proteste contre ses façons de prendre, sur l'Amérique où Haïti est trop faible pour lui prouver qu'on n'a ni maître ni d'un père prussien dans les Gonaïves est un sujet allemand, et jusque sur l'Océan Pacifique où l'on peut encore, parmi les îles et les îlots éparpillés et semés sur cet Océan, arborer le drapeau de l'Allemagne à côté de celui des autres nations.

XII

Où, tel est présentement le rêve de Guillaume II.

Il est grand, certes, sinon absurde. Car l'Allemagne n'est pas absolument empressée, enclavée dans des terres qui lui défendent l'abord de la mer et la vaste route des mers où aucune nation, pas même l'Angleterre n'a droit de possession et de propriété.

La mer appartient aux poissons qui ont des nageoires, aux navires qui ont des ailes ou de la vapeur, à tous ceux qui sont marins, qui veulent être marins. Il n'y a plus de pirates aujourd'hui et plus d'écumeurs de mer, puisque les Anglais en font la police et y trafiquent presque exclusivement.

Alors, puisque l'Allemagne n'est point empressée dans les terres ou les montagnes comme la Suisse, puisque'elle est maritime par la Baltique et la Mer du Nord, et qu'elle possède déjà des navires de commerce et des navires de guerre, pourquoi le rêve de Guillaume serait-il insensé et irréalisable, et qui donc peut s'opposer à sa réalisation?

Une formidable flotte allemande ne saurait-elle ou s'armer, ou aller et où porter l'Allemagne?

Si la Prusse a pris le Hanovre et un morceau du Danemark, et si le canal de Kiel a été fait dans ces derniers temps, ce doit être assurément pour quelque chose, probablement pour "maritimer" l'Allemagne et lui ouvrir l'immense horizon des Océans, des possessions britanniques et coloniales, d'un commerce absolument nécessaire à la vie et à un développement d'un grand peuple industriel.

Bismark lui-même, tout en se disant rien, puisqu'il n'a peut-être pas le pied marin, doit comprendre cela, et ce n'est pas lui qui conseillera à son empereur et à son peuple d'épargner les millions quand il s'agit d'une œuvre qui ne peut que grandir l'Allemagne et lui donner une magnifique expansion qui serait le complément d'un empire qu'il a créé aux jours heureux de la France vaincue et de l'Allemagne triomphante.

Et cependant le Reichstag, si complaisant à l'empereur, si obéissant, si soumis, d'une admiration si rare pour Guillaume, dont les socialistes eux-mêmes n'ont de révolutionnaire que la langue, et quand on veut

augmenter les droits sur la bière, se montre résistant, récalcitrant, complètement égaré et presque unanimement têtus quand il s'agit de la formidable flotte qui se construit, qui s'arme et qui conquiert le monde dans le merveilleux et sévère cerveau de Guillaume II.

L'Allemagne au grand pied, dont les lourds bataillons font résonner le sol, qui se sent forte sur terre et fière sous le casque, ne peut point, malgré les arguments et les volutes de son empereur, se figurer qu'elle ait le pied marin et qu'elle puisse, comme on disait autrefois, conquérir le "trident de Neptune", qui est aujourd'hui le sceptre du monde.

Mais Guillaume veut.

J. GENTIL.

Fleur d'hiver.

Le général comte Dantzier et la comtesse, née Merlin de Bois-Blanche—lui, soixante-huit ans, grand, voûté à peine, l'air d'un vieux loup avec ses cheveux blancs et drus, sa figure dure et fermée; elle, soixante-trois, jolie encore—descendant lentement, quoiqu'en hâte, l'escalier de leur petit hôtel, avenue Henri-Martin.

—Nous allons être en retard, grommela le général d'un ton fâché. Je suis sûr que la messe est commencée.

Il se retourna vers la comtesse qui, deux marches en arrière s'empressait dans le trou frou de de son ample robe de satin noir. Une lueur tendre adoucit les yeux du vieillard, des yeux d'un bleu extraordinairement pâle, glacés jusqu'en ces derniers temps par l'orgueil froid du commandement. La comtesse répondit:

—Il y a plus de deux cents commandements. Tout ce petit monde sera en retard. Miss Griffith nous gardera d'ailleurs des places.

—Louise était très jolie, reprit le général avec un sourire d'extase qui éclaira sa vieillie figure parcheminée, ridée.

Et de tout cœur, comme si Louise avait été sa fille, la bonne Madame Dantzier répéta:

—Oui, délicieusement jolie. Ces deux vieillards s'étaient mis à l'adorer passionnément, cette petite Louise! Riches, porteurs d'un nom illustre depuis le premier Empire et que le général, en Italie, au Mexique, en 70, avait encore rehaussé d'une éclatante gloire personnelle, le comte et la comtesse Dantzier, mariés depuis quarante ans sans qu'un nuage eût obscurci le ciel de leur bonheur, avaient senti venir l'âge avec tristesse. Il ne manquait à l'accomplissement de leurs vœux que celui du plus cher. Ils n'avaient jamais eu d'enfants, ils en avaient désiré toute leur vie.

C'était entre eux, par les longues soirées d'hiver passées au coin des braises, par les beaux crépuscules d'été devant la Loire, en soit, sur la terrasse de leur château des Hétrés, un texte éternel de regrets. Ils regardaient au loin l'automne descendre. Les arbres perd à peu se dénudaient, et dans les grandes allées roulaient avec un bruit mélancolique les tourbillons de la touille. Ainsi leurs jours desolés tombaient de l'arbre de vie au glacier; ils ne seraient bientôt plus que bois mort, matière inerte, et de toute leur âme ils eussent souhaité voir leur être refleurir d'enx-mêmes, comme au pied des plus vieux arbres jaillissent des rejetons suprêmes, tige droite et verdure fraîche.

Ils acceptaient mal cette injustice du sort. Ils jalousaient leurs amis, leurs proches. Le général soupirait toujours en parlant d'Egrefeuil, prononçait presque avec saigner le nom de son beau-frère, président de cour, en province:

demeure de miss Pole. La grille du jardin était ouverte, il en franchit le seuil avec une émotion étonnante et d'une voix qui tremblait, il demanda à la fille de chambre qui traversait une allée si ces dames recevaient:

—Madame est sortie, mais mademoiselle est sous la véranda avec M. le marquis de Valdres. Ce nom rendit toutes ses fiançées à Lucien; retenant la camériste qui se dirigeait vers le perron:

—Inutile de m'annoncer, fit-il. Cette fille avait accompagné sa maîtresse sur la côte normande; elle ne fit aucune objection et Lucien s'approcha lentement, guidé par les éclats de rire de Miss Anna. Au même instant M. de Valdres se pencha sur un balcon pour relever une jalouse. Vivement, inconsciemment, Lucien se dissimula derrière un buisson de roses. Le marquis l'aperçut-il; il est permis de le supposer, car, un tour de s'accrocher sur sa tête fine, et se remuant sur le fauteuil rustique qu'il occupait:

—Avez-vous lu le journal d'avant-hier... ou le journal d'aujourd'hui... il parlait, reprit en riant l'Américain.

—Qu'en dites-vous? La jalouse relevée par le marquis, laissait à découvert le massif derrière lequel s'abritait M. de Creil. Ce dernier voyait net-

tement le visage radieux de la jeune fille et, de crainte d'être surpris en flagrant délit d'espionnage, il n'osait faire un mouvement. Au reste, le hasard lui fournissait une trop saine occasion de connaître les sentiments et les relations des deux jeunes gens pour qu'il la laissât échapper.

Miss Pole sourit coquettement en répondant après un silence assez long:

—N'y aurait-il aucun obstacle?... comme disent les publications.

XLVIII

De nouveau elle le regarda. —C'est donc sérieux, fit-elle? Un instant elle supputa la fortune du jeune homme, beaucoup plus considérable que celle de M. de Creil. Elle s'avoua que le titre de Marquis lui servirait à merveille. Puis, qu'aurait-elle en somme? Lucien était loin et lui resterait toujours, au cas où M. de Valdres ne venait que plausant.

—Répondez, continua celui-ci. —Mais quel obstacle voudriez-vous qu'il y ait? —Le sais-je?... une toquade... une passion.

—Moi! Cette exclamation était si naturelle qu'elle fit s'accrocher le sourire du marquis; l'Américain

passait verdoyait dans son avenir. Sa croixonne fut leur état nouveau.

Avec un tact infini, une tendresse toujours en éveil, la comtesse s'efforçait de se dévouer en femme supérieure à la tâche maternelle, à la lente éducation du cœur. Et le général fit de Louise sa petite élève. L'ancien polytechnicien se métamorphosa en un professeur patient, spirituel, averti. Avec une aménité parfaite, le héros de Guipuzcoa et de Melegnano, le chef un peu bourru, donna, pendant des heures, des leçons d'algèbre, de géographie, d'histoire. Les amis du général qui depuis sa retraite s'étaient accoutumés à lui voir une mine plutôt renfrognée, un extérieur simple pour ne pas dire négligé, demeuraient, demeurèrent surpris de sa transformation. C'était maintenant un homme toujours affable, l'œil vif, l'air joyeux, moustache cirée, rosette neuve et vêtements tirés à quatre épingles.

Et les longues soirées d'hiver, où devant les braises, on remuait maintenant à trois sous le nira de jadis. Louise considérait son oncle avec de grands yeux d'admiration naïve; elle aimait à feuilleter sa mémoire comme un livre légendaire, plein d'images terribles et d'aventures lointaines. Les plaines d'Italie, le désert des Terres Chaudes se déroulaient avec leurs horizons ensoleillés, voilés soudain par de grandes fumées bleues ou dans un fracas assourdissant passaient les cris humains. Des armes bizarres, une selle en cuir gaufré, un pommeau d'argent éroquaient des pays merveilleux, plein de périls étranges.

Le général parlait souvent aussi d'une autre guerre. Il avait alors une voix triste. Battu? Prisonnier? Louise s'étonnait que ces choses eussent pu avoir lieu. Elle demandait des détails, des détails encore. Et la voix, s'élevant davantage, racontait l'incroyable événement de la Commune, le délire sanglant de Paris... Vraiment, était-ce possible? Ces choses-là s'étaient passées il y a vingt-cinq ans!...

Louise, toute tremblante, se blotissait contre la cheminée, regardait le général comme le survivant d'un autre âge, comme un ancêtre très reculé. Et le général lui-même, passant la main sur son front, s'étonnait d'avoir vécu de telles heures; il lui semblait sortir d'un rêve. Oui vraiment, était-ce possible? — Si près, si loin!... Il regardait alors Louise grandie, devenue à présent un véritable personnage, presque une femme, avec l'appropré de ses quinze ans. Et, devant cette marche insensible du temps, il échangeait avec sa femme un clin d'œil d'entente, un sourire grave; puis tous deux, longuement, hochaient la tête.

Les jours, les mois, les années... Louise avait pris, au 22 mars, son dix-neuvième printemps. Tout à fait femme, avec son buste souple et son chignon haut! Sur la terrasse, devant la Loire, elle allait d'un vase à l'autre, cueillant une gerbe de roses du Bengale. Le général, allongé sur son rocking-chair, admirait la grâce svelète de sa démarche. On voyait de là, dans le parterre qui borde le fleuve, la comtesse marcher à tous petits pas, au bras d'un grand jeune homme à tournure d'officier. Elle semblait l'écouter attentivement; l'entretien devait être grave, car le jeune homme parlait depuis longtemps, avec force gestes de la main droite. — Louise paraissait absorbée dans la confection de son bouquet, — et le général, devant son mutisme, prenait un air soucieux.

Longue est la liste des chefs d'Etat, empereurs, rois, princes régnants ou présidents de républiques, assassinés dans le cours du XIXe siècle; encore n'osons-nous affirmer que nous la donnons complète:

En 1861, le sultan 'Aul. En 1868, le sultan Sélim. En 1831, le président Cap d'Istria, chef du gouvernement provisoire de Grèce. En 1856, le duc Charles de Parme. En 1859, le président Salnave d'Haïti. En 1865, Lincoln, président des Etats-Unis. En 1868, le prince Michel de Serbie. En 1872, Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur. En 1876, le sultan Abd-al-zir. En 1881, Garibaldi, président des Etats-Unis. En 1881, le tsar Alexandre II. En 1894, le président Carnot. En 1895, la reine de Corée. En 1896, le shah de Perse, Nasser-ed-din.

Parmi les présidents de République du sud, il faut citer en 1890, le président Sucre, de la Bolivie, successeur de Bolivar; en 1862, le colonel Bala, assassiné par les partisans de Gutiérrez; en 1868, celui-ci assassiné à son tour.

Parmi les deys d'Alger, citons: Mustapha, en 1807; Ahmed-Kadja, en 1808; Adj-Ali, en 1815; Omer-Aga, en 1817.

Enfin, mentionnons ceux qui furent passés par les armes: Marat, en 1825; Sturbide, au Mexique, en 1825; et l'infortuné Maximilien, en 1867.

Jamais le château des Hétrés n'avait eu plus joyeuse saison. Tout l'éché, des bals, des réceptions, des chasses. Les chaudières d'invités n'avaient pas désempli. Puis octobre avait, de son doigt mystérieux, touché le feuillage des arbres. Une pénétrante laueur s'infiltrait dans l'air doux. Et du haut de la terrasse, on commençait, par les crépuscules devenus plus courts à regarder au loin l'Automne descendre. Le parc pen à pen se dénudait; bientôt dans les grandes allées, rouleraient avec un bruit mélancolique les tourbillons de feuilles.

—Voilà ma tante qui revient, dit Louise en rougissant. —Allons, petit-masque, vous serez Mme la baronne, je vois cela! Pourquoi me regardez-vous de la sorte? Guy de Ravaine est un beau nom, bien porté par le capitaine.

Le général, ces paroles dites, se sentit brusquement seul. Louise lui sautait au cou et, brandissant ses roses, s'enfuyait. Le vieillard songeait aux moments tourbillonnants de sa vie. Toute sève se glaçait en lui. Ce fut l'hiver.

Deux mois après, Mme Louise de Ravaine, mariée à Saut-Honoré d'Eylan, accompagnait à Tours le capitaine d'artillerie. Et par une morte après-midi de décembre, après le lunch, après la dernière étreinte, le comte et la comtesse Dantzier rentraient en voiture avenue Henri-Martin. Le général aidait sa femme à descendre, puis tous deux, lentement, comme ils étaient vieux maintenant! — se mirent à gravir l'escalier solitaire. Ils revoyaient Louise dans sa robe blanche, si jeune et si rose qu'elle semblait presque une première communiant. Ah! ces deux robes de neige, ces deux bornes blanches entre lesquelles tenait l'amour suprême de leur vie! A travers la maison vide, dans le jour froid dans le jour gris, ils erraient en pleurant au souvenir de Louise, de cette affection miraculeuse qui avait parfumé la fin de leur existence ainsi qu'une fleur d'hiver!

Les chefs d'Etat assassinés.

Longue est la liste des chefs d'Etat, empereurs, rois, princes régnants ou présidents de républiques, assassinés dans le cours du XIXe siècle; encore n'osons-nous affirmer que nous la donnons complète:

En 1861, le sultan 'Aul. En 1868, le sultan Sélim. En 1831, le président Cap d'Istria, chef du gouvernement provisoire de Grèce. En 1856, le duc Charles de Parme. En 1859, le président Salnave d'Haïti. En 1865, Lincoln, président des Etats-Unis. En 1868, le prince Michel de Serbie. En 1872, Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur. En 1876, le sultan Abd-al-zir. En 1881, Garibaldi, président des Etats-Unis. En 1881, le tsar Alexandre II. En 1894, le président Carnot. En 1895, la reine de Corée. En 1896, le shah de Perse, Nasser-ed-din.

Parmi les présidents de République du sud, il faut citer en 1890, le président Sucre, de la Bolivie, successeur de Bolivar; en 1862, le colonel Bala, assassiné par les partisans de Gutiérrez; en 1868, celui-ci assassiné à son tour.

Parmi les deys d'Alger, citons: Mustapha, en 1807; Ahmed-Kadja, en 1808; Adj-Ali, en 1815; Omer-Aga, en 1817.

Enfin, mentionnons ceux qui furent passés par les armes: Marat, en 1825; Sturbide, au Mexique, en 1825; et l'infortuné Maximilien, en 1867.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O. AUTOUR DU DEVOIR

PAR LOUIS VAUTHIER

[Suite.]

"Nous apprenons que miss Pole, la reine des fêtes de tout le littoral, sera bientôt sa jolie tête ornée d'une couronne de marquise; elle épouse dit-on, un jeune homme bien connu dans les cercles parisiens. M. le marquis de Valdres. On a parlé pour la bague de fiançailles, d'un rubis entouré de perles, chef-d'œuvre de simplicité et de goût. Nous rappelons, à propos de ce mariage un duel récent dont on parle encore, et dont les premiers, nous avons laissé soupçonner la cause; la décision nous faisait alors un devoir de la plus grand réserve."

Que signifiait cet écho? Etait-ce un caquard de journaliste en quête de nouvelle et sensation et qui serait démenti le lendemain? Ce mariage était-il réel? Et dans ce cas, l'attitude de M. Valdres devenait bien singulière.

XLVIII

A l'heure même où Madeline réfléchissait pensivement, aux conséquences que pouvait avoir cette nouvelle inexplicable du mariage de Miss Pole avec le marquis de Valdres, Lucien s'installait pour déjeuner dans un café des boulevards. Il se sentait triste; vainement il avait écrit plusieurs fois à celle qu'il considérait comme sa fiancée, il n'avait obtenu d'elle aucune réponse.

Madeline avait remis son arrivée à Paris à quinze jours sans lui dire la cause de ce retard, et en dépit de sa volonté, une comparaison s'établissait en son esprit entre le passé si calme et le présent, avec ses inquiétudes, ses angoisses, ses craintes. Comme Madeline s'était montrée envers lui bonne, affectueuse en dépit de ses torts!

Faivre Madeline! Il la connaissait si bien, absolu, orgueilleux, fier. Sans égard, il avait soufflé sa tendresse, son amour-propre; pourtant, il l'avait bien aimée, peut-être l'aimait-il encore, mais le souvenir de

l'autre, de miss Pole, avec son sourire savant, ses yeux innocents, l'affolait encore à cette heure. Des bouffées de désirs mettaient des flammes dans ses regards, rougissaient ses pommettes; puis, elle aussi l'aimait, et il fallait que cet amour fut bien violent pour que l'aveu s'en fût échappé de ses lèvres; si chastes, si pures, de vierge candide... Il serait heureux auprès d'elle, Madeline se consolait sans doute.

Et un éclair jaillit des prunelles de M. de Creil,...

Se consolait, c'était aimer de nouveau, c'était appartenir à un autre, et une bizarre angoisse étreignait son cœur à la pensée que cette femme, qui avait été si bien durant cinq années, oublierait son abandon dans les bras d'un autre et d'un autre époux. Tant il est vrai que l'homme n'est pas un être logique.

Voulant réagir contre ses pensées, Lucien étendit la main vers un journal déplié et immédiatelement la note qui étonnait tellement Madeline frappa ses regards. Il bondit affolé, se coiffa, boucaulant garçons et consommateurs qui le crurent atteints d'allélation subite et sans mé- tresse retourner à son hôtel, sans s'inquiéter des heures de départ, et se fit conduire à la gare.

Là, il lui fallut attendre de mortelles heures. Il les passa à se promener févreusement, incapable de réfléchir, incapable de

penser, relisant, de temps à autre l'entrefflet qui émanait d'une feuille nigroïse. Son agitation ne se calma que dans la voiture qui l'emportait vers la Méditerranée, en le rapprochant de miss Pole... Non, cela était impossible, elle attendait avec impatience l'heure prochaine de leur réunion, elle avait accepté sa vie, lui donnait son cœur en échange, il allait la retrouver fidèle à sa parole, à son amour. Vraiment il était bien fou d'avoir ajouté foi à un tel caquard et, une inquiétude d'un nouveau genre lui vint: Miss Pole lui avait interdit de venir la trouver avant d'avoir reconquis le droit de déclarer ouvertement sa passion; comment l'accomplirait-elle? Il la connaissait volontaire, soucieuse avant tout d'être obéie. Puis il n'avait emporté ni malle ni valise; comment oserait-il l'aborder tout seul de la possession du voyage. Il chassa, enfin ces préoccupations... Miss Pole l'aimait, elle l'excusait certainement et, si elle l'exigeait, aussitôt rassuré, il reparaitrait sans que nul autre qu'elle, n'ait eu connaissance de sa folie.

Il descendit dans un petit hôtel, loin de la promenade des Anglais et où il était certain de n'être pas connu, procéda du mieux qu'il put à sa toilette et, le cœur battant à se briser, non plus d'inquiétude, mais de bonheur de la revoir, il se dirigea vers la

demeure de miss Pole. La grille du jardin était ouverte, il en franchit le seuil avec une émotion étonnante et d'une voix qui tremblait, il demanda à la fille de chambre qui traversait une allée si ces dames recevaient:

—Madame est sortie, mais mademoiselle est sous la véranda avec M. le marquis de Valdres. Ce nom rendit toutes ses fiançées à Lucien; retenant la camériste qui se dirigeait vers le perron:

—Inutile de m'annoncer, fit-il. Cette fille avait accompagné sa maîtresse sur la côte normande; elle ne fit aucune objection et Lucien s'approcha lentement, guidé par les éclats de rire de Miss Anna. Au même instant M. de Valdres se pencha sur un balcon pour relever une jalouse. Vivement, inconsciemment, Lucien se dissimula derrière un buisson de roses. Le marquis l'aperçut-il; il est permis de le supposer, car, un tour de s'accrocher sur sa tête fine, et se remuant sur le fauteuil rustique qu'il occupait:

—Avez-vous lu le journal d'avant-hier... ou le journal d'aujourd'hui... il parlait, reprit en riant l'Américain.

tement le visage radieux de la jeune fille et, de crainte d'être surpris en flagrant délit d'espionnage, il n'osait faire un mouvement. Au reste, le hasard lui fournissait une trop saine occasion de connaître les sentiments et les relations des deux jeunes gens pour qu'il la laissât échapper.

Miss Pole sourit coquettement en répondant après un silence assez long:

—N'y aurait-il aucun obstacle?... comme disent les publications.

XLVIII

De nouveau elle le regarda. —C'est donc sérieux, fit-elle? Un instant elle supputa la fortune du jeune homme, beaucoup plus considérable que celle de M. de Creil. Elle s'avoua que le titre de Marquis lui servirait à merveille. Puis, qu'aurait-elle en somme? Lucien était loin et lui resterait toujours, au cas où M. de Valdres ne venait que plausant.

—Répondez, continua celui-ci. —Mais quel obstacle voudriez-vous qu'il y ait? —Le sais-je?... une toquade... une passion.

—Moi! Cette exclamation était si naturelle qu'elle fit s'accrocher le sourire du marquis; l'Américain

passait verdoyait dans son avenir. Sa croixonne fut leur état nouveau.

Avec un tact infini, une tendresse toujours en éveil, la comtesse s'efforçait de se dévouer en femme supérieure à la tâche maternelle, à la lente éducation du cœur. Et le général fit de Louise sa petite élève. L'ancien polytechnicien se métamorphosa en un professeur patient, spirituel, averti. Avec une aménité parfaite, le héros de Guipuzcoa et de Melegnano, le chef un peu bourru, donna, pendant des heures, des leçons d'algèbre, de géographie, d'histoire. Les amis du général qui depuis sa retraite s'étaient accoutumés à lui voir une mine plutôt renfrognée, un extérieur simple pour ne pas dire négligé, demeuraient, demeurèrent surpris de sa transformation. C'était maintenant un homme toujours affable, l'œil vif, l'air joyeux, moustache cirée, rosette neuve et vêtements tirés à quatre épingles.

Et les longues soirées d'hiver, où devant les braises, on remuait maintenant à trois sous le nira de jadis. Louise considérait son oncle avec de grands yeux d'admiration naï